

Portraits de **Paula M. Becker** par Darrieussecq
Page F 4



Maiakovski, poète, révolutionnaire, amant et suicidé Page F 5

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 21 ET DIMANCHE 22 MAI 2016



Céline, cet agité du bocal

L'édition québécoise donne Louis-Ferdinand Céline à relire et à repenser

GUYLAINE MASSOUTRE

Il y a 25 ans, les Éditions 8, de Québec, lançaient deux collections, «Contemporains» et «Anciens». Denis Vanier inaugurerait l'une, Jean-François Marmontel, décédé en 1799, l'autre. Le catalogue grossit rapidement, jusqu'à ce qu'en 2007 Rémi Ferland, le fondateur de la maison, découvre Louis-Ferdinand Céline, ses romans et ses infâmes pamphlets.

En 2012, les droits s'éteignaient, entre autres ceux du manuscrit de *Voyage au bout de la nuit* (Denoël et Steele, 1932), acquis en 2001 au terme d'une saga par la Bibliothèque nationale de France. Editer Céline au Québec devenait possible, et Régis Tettamanzi, spécialiste nantais, accepta de recueillir le pire. *Écrits polémiques* devint un succès des Éditions 8.

Un colloque universitaire s'en suivit dès 2013, autour de cette question brûlante : comment soutenir le ressentiment de ces pamphlets, la haine antisémite et entêtée de Céline, dont le scandale ébranla les belles-lettres, brisa d'un révisionnisme et d'un racisme au regain d'actualité?

Il fallait affronter l'essentiel. Si bien qu'en 2016, les Éditions 8 livrent à la fois un *vademecum* intellectuel de l'odieux Céline, *Les pamphlets de Céline : lectures et enjeux*, et son chef-d'œuvre, *Voyage au bout de la nuit*, édition critique du manuscrit. Parallèlement aux enjeux politiques en France autour de sa mémoire, on allait repenser au Québec, d'un même geste éditorial, l'origine de son succès et de son délire.

Lire Céline

Le Juif chez Céline est-il un amalgame des fixations

sexuelles de l'auteur, ce déchet dont le narrateur se repaît dans une omnipotence délicate? Faut-il trouver là une idée? Un traumatisme? Le pamphlet est-il un exutoire, une téméraire logorrhée, où liberté de tout dire et tyrannie s'égalent par on ne sait quel sophisme, quelle injure ou quelle acmé?

Céline a été à tout le moins un maniaque mélancolique. «*Le pamphlet comme compensation barnumisée de l'écrivain humilié*», écrit Paul Bleton, soulignant ses sources faillibles, peut-il déclencher notre rire, relevant de l'humour ravageur de son écriture? L'outrance de *Bagatelle pour un massacre* (Denoël et Steele, 1937) l'interdit.

Pourtant, ce «*prophète antijuif enragé, bouffon, lyrique, possédé. Forcené*» de *Mort à crédit* (Denoël et Steele, 1936), écrit Anne Elaine Cliche, a expérimenté la matière brute de son écriture frénétique dans *Voyage*, roman unanimement louangé d'entre ses délires.

Le vindicatif Céline, collaborationniste, anarchiste de droite, raciste et misogynne, mais antimilitariste, entache son nom d'opprobres, et aucun de ses quatorze lecteurs universitaires ne l'exempte du pire. Sa propension à pasticher, à se moquer, à caricaturer, à exagérer, ne blanchira pas sa mémoire. Même s'il innova dans *Voyage*, en donnant vie à un petit peuple sous-représenté en littérature, ses écrits antisémites ne peuvent être dits relever du burlesque. Scélérat il demeure.

bre, et aucun de ses quatorze lecteurs universitaires ne l'exempte du pire. Sa propension à pasticher, à se moquer, à caricaturer, à exagérer, ne blanchira pas sa mémoire. Même s'il innova dans *Voyage*, en donnant vie à un petit peuple sous-représenté en littérature, ses écrits antisémites ne peuvent être dits relever du burlesque. Scélérat il demeure.

La charge des mots

Il ne s'est jamais dédit ni excusé, et il a payé ses frasques lit-

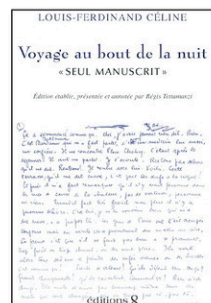
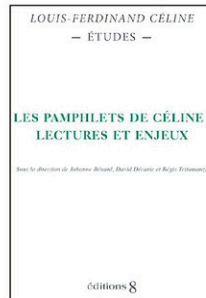
téraires — prison, exil, destitution de ses droits. Paranoïaque, le médecin Destouches se soigna-t-il dans l'abjection et l'insulte, la plainte et la hargne? Par son écriture, il s'identifia à la haine colportée, creusée à l'os jusqu'à ce que naissent, dans un crissement de plume, les «dégénérés» où cristalliser son amplification sauvage.

Dégénérés. Ce terme de *Mea culpa* (Denoël et Steele, 1936) eut la fortune nazie qu'on sait. Pour se disculper après la guerre, sans quitter sa posture de violence désespérée, Céline renchérit sur l'obsession de l'abject, à même son procès. Sa réponse à Jean-Paul Sartre, en 1948, qu'il traite d'«*agité du bocal*» et d'autres qualificatifs graveleux et scatologiques, laisse pantois sur son propre état.

Sa trilogie *D'un château l'autre* (1957), *Nord* (1960) et *Rigodon* (tous chez Gallimard, 1969) éclaire pourtant «*l'écriture agonique*», selon Dominique Garand. Il y voit Céline mettre en scène un échec. Johanne Bénard défend l'idée de la volte-face célinienne, expliquant qu'aux pires pages il endosse le point de vue du persécuteur et du persécuté, «*double embrayage*» caractéristique de ses pamphlets. C'est aussi loin qu'on puisse aller dans «*le retour du refoulé*», ce masochisme extrême de son langage et de sa pensée.

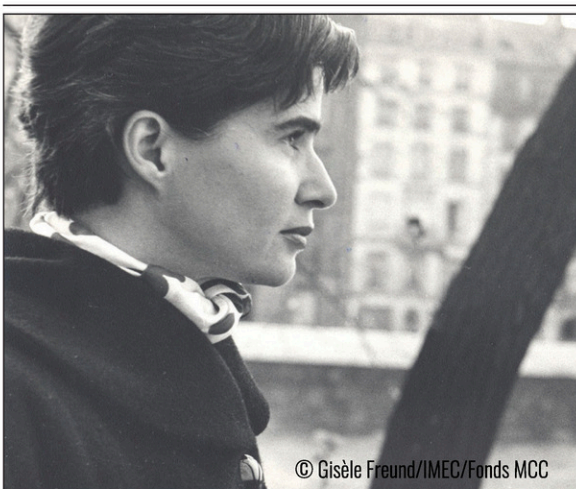
Deux gros cahiers manuscrits

En 1968, sa maison de Meudon a brûlé, détruisant bien des manuscrits. Mais Céline est sorti de l'enfer grâce à *Tel Quel*, où on l'a rangé parmi les écrivains du Mal. Et Philippe Muray, au début des années



«*L'existence, ça vous tord et ça vous écrase la face. Les pauvres sont fadés. La misère est géante, elle se sert pour essuyer les ordures du monde de votre figure comme d'une toile à laver.*»

Voyage au bout de la nuit
Louis-Ferdinand Céline



7 au 9 juin 2016 - Sherbrooke et Montréal

Colloque international
Anne Hébert, le centenaire

+ exposition «*La détermination d'un regard : archives littéraires d'Anne Hébert et oeuvres d'art de Saint-Denys Garneau*»

Bibliothèque et Archives nationales Québec

CRILCQ CENTRE DE RECHERCHE INTERUNIVERSITAIRE SUR LA LITTÉRATURE ET LA CULTURE QUÉBÉCOISES

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

Organisé par le Centre Anne-Hébert
USherbrooke.ca/centraanne-hebert

2 et 3 juin 2016 - Montréal

Leçon de ténèbres :
Anne Hébert, un poème à la fois

Colloque des poètes
+ Hector et Anne, spectacle interdisciplinaire

FESTIVAL de la POÉSIE
de Montréal

LIVRES

L'ÉTÉ
AU CŒUR
DES
LIVRES

JEAN-CLAUDE BROCHU

Un peu de chaque chose,
presque rien du tout

« [...] Fragments d'une vie balisée par les territoires multiples de la littérature, où chaque parole devient couleur, lumière, réflexion, cri et chant, émotion et mélancolie, souvenirs d'une enfance perdue. Une musique, douce et familière, berce le lecteur égaré entre ces lignes. Lire-écrire pour se retrouver et apprivoiser la mort. »

Jacques Lanctôt, *Le Journal de Montréal*

© Juliette Catella

MARIO CHOLETTE

Marie-Louise court
dans la neige

« Dans les années 1930, il ne fallait pas avoir froid aux yeux pour se séparer. Quitte à s'attirer une avalanche d'ennuis, la Marie-Louise du titre préférera néanmoins affronter la tempête plutôt que de rester en compagnie d'un tyran. Avec ce premier roman, le poète Mario Cholette ne laissera personne de glace. »

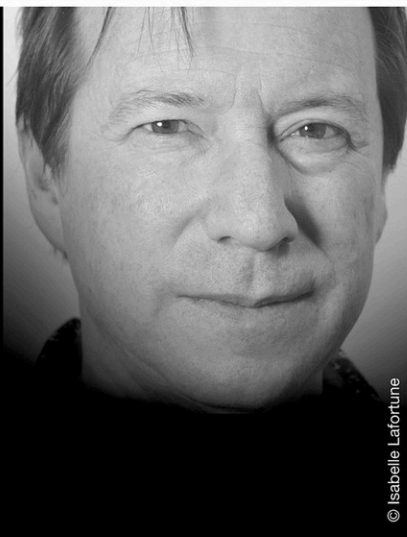
Karine Vilder, *Véro Magazine*

© Anne Fortin

DOMINIQUE GARAND

Florence, reprise

« [...] Ces pages sont une vraie réussite. [...] On se retrouve vite face à ce qui compte vraiment : une ville séduisante et infinie, un cœur qui bat, toute l'énergie de la jeunesse, le choc des grandes découvertes, un amour sans frein pour la langue et la culture italienne. »

Christian Desmeules, *Le Devoir*

© Isabelle LaFortune

ROSALIE LAVOIE

Choir

« Un récit écrit dans une prose sensible et maîtrisée, qui donne à voir les violences intimes et la manière dont celles-ci peuvent nous hanter et nous construire à la fois. [...] Le roman met en scène les formes d'agressions vécues par une femme depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte, mais également ses stratégies de résistance. Un livre à la fois troublant et inspirant. »

Camille Toffoli (librairie L'Eugélonne), ICI Radio-Canada.ca



© Stéphanie Najman

LISE VAILLANCOURT

Nous étions nés pour
ne jamais mourir

« Les péripéties sont nombreuses, mais un style sans enfleur rend le tout plausible, réaliste. C'est un Québec que l'on reconnaît facilement. La fin de chaque chapitre propose d'ailleurs une remise en contexte historique et sociale. Entre nostalgie et mélancolie, ce livre à l'écriture fluide se lit tout d'un trait. »

Mario Cloutier, *La Presse*

© Jérôme Guibord

**POUR DE
BONNES VACANCES,
PASSEZ CHEZ
VOTRE LIBRAIRE.**

LEMÉAC

Société
de développement
des entreprises
culturales
Québec

lemeac.com



MONSIEUR ED

Mais par quel bout commencer pour raconter ce *Méchant qui voulait être pire*? Parce que, disons-le, la narration n'y a rien de régulier.

LITTÉRATURE JEUNESSE

M. Ed dans le méchant Far West

MARIE FRADETTE

Si la faillite de *La courte échelle* a ébranlé le milieu de l'édition en 2014, elle n'a pas découragé les plus ardents. Alice Liénard, ancienne éditrice à ladite maison, en est. Avec Valérie Picard, anciennement directrice à la création à *La courte échelle*, elle a eu l'idée de fonder Monsieur Ed, une nouvelle maison dont le premier titre vient tout juste de paraître.

Mais par quel bout commencer pour raconter ce *Méchant qui voulait être pire*? Parce que, disons-le, la narration n'y a rien de régulier. Il y a d'abord l'histoire des villageois, embêtés par Crââ, le méchant, l'antihéros, « le grand cow-boy aux jambes crochues et aux mains poilues », et l'histoire que ce méchant rêve d'avoir. Exaspéré d'être toujours le perdant, il espère que le vent tournera en sa faveur. Coincé à la page 38 de son récit, il réfléchit installé à côté du mot « FIN ». Comment faire pour sortir enfin gagnant de ce perpétuel et sempiternel combat entre gentils et méchants? L'histoire reprend de plus belle, Crâââ est plus méchant

que jamais, les Blanchevillois s'embront à nouveau dans la terreur, jusqu'à ce que les trois héros du village tentent encore de mettre fin à son petit jeu.

Jeu de codes

Si, par sa forme, ce roman illustré s'éloigne des codes de la bande dessinée, les personnages typés — le truand et les justiciers en tête —, le décor inspiré du Far West, le trait caricatural de Richard Ecrapou — pseudonyme qui change selon l'humeur de l'illustrateur —, le jeu fait avec la calligraphie, tous ces éléments tendent vers le genre. D'ailleurs, bien que revisité, l'univers de Lucky Luke ne peut échapper à l'œil averti du lecteur. Les personnages ont toutefois inversé les rôles : le bon prend la forme de trois redresseurs de torts, en l'occurrence Tom, Bill et le classique Jo, alors que le truand, terrible fumeur non pas de brins de foin, ni même de cigarettes, mais de cigares, est accompagné d'un cheval qui fume autant que lui.

Le clin d'œil est amusant et, si dans l'ensemble la lecture a ce qu'il faut pour dilater la rate des jeunes amateurs de

cow-boys et autres westerns, quelques stéréotypes sont surutilisés, notamment la puanteur du méchant, persistante à chacune des pages, représentée par des nuages de fumée verdâtre ou par des mouches tournoyant bêtement autour de la crapule. Malgré ce cliché, le texte reste accrocheur, grâce à l'humour et au jeu narratif qui dynamise le récit.

Cette petite maison qui ne produira que quatre ou cinq titres par année, comme le mentionne l'éditrice, « privilégie les histoires qui transcendent l'ordinaire, suscitent le rire ou les larmes et invitent au songe. *Monsieur Ed, qui veut également partager son goût pour la diversité et la multiplicité de la création en travaillant avec des auteurs et illustrateurs d'ici et d'ailleurs, produira différentes formes de livres illustrés tant pour la jeunesse que pour les adultes* ». À suivre.

Collaboratrice
Le Devoir

**LE MÉCHANT QUI
VOULAIT ÊTRE PIRE
MÉCHANT FAR WEST, TOME 1**
Marthe Pelletier et Richard
Ecrapou
Monsieur Ed
Montréal, 2016, 128 pages

CÉLINE

SUITE DE LA PAGE F 1

1980, lui rend grâce de son refus, poussé aux limites, d'enchanter le monde par la littérature.

L'édition des détails de la transformation manuscrite du *Voyage au bout de la nuit* nous rapproche de Céline. Au terme de milliers de reprises, ajouts et reformulations, la « dynamique de l'écriture » contredit l'idée reçue de son naturel. S'il y a naturel, il est instable, ses chemins paraissant obliques, ses intentions premières, doublées de procédés obviés — un comble de créativité bien à lui.

Une telle édition, savante, nécessite des relevés rigoureux, une méthodologie de déchiffrement et de transcription et des codes d'édition sans faille, exploits qui assurent au texte la lisibilité de l'édition courante tout en donnant accès au chantier.

L'éditeur Tettamanzi a donc fourni un gigantesque travail, rendu dans la typographie claire et légère des Éditions 8. Une vingtaine de fragments, aisément repérables, figurent en annexe. Cent vingt-cinq notes complètent cette édition critique, efficaces pour comprendre Céline se référant à son temps. Tentation de lire ou envahissement nocif? L'épreuve de contre-valeurs mérite ce périlleux exercice.

Collaboratrice
Le Devoir

Céline, l'auteur et l'étudié

On trouve les huit romans de Louis-Ferdinand Céline dans *La Pléiade* et onze Cahiers à la NRF. L'auteur inspire aussi quantité de productions, dont

À travers Céline, la littérature, Henri Godard (Gallimard, 2014). Récits d'éditeur et essai sur l'œuvre. Essentiel.
La cavale du D' Destouches, texte de Christophe Malavoy, dessins de Paul et Gaëtan Brizzli (Futuropolis, 2015). Bande dessinée dédiée à Lucette Destouches.

Comédie française, Fabrice Luchini (Flammarion Québec, 2016). Témoignage de l'acteur ayant déclamé *Voyage au bout de la nuit*.
Vers la nuit, Isabelle Bunisset (Flammarion). Monologue romancé de Céline, objet de sa thèse.

**VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT
SEUL MANUSCRIT**
Édition établie, présentée et annotée
par Régis Tettamanzi
Éditions 8
Québec, 2016, 574 pages

**LES PAMPHLETS DE CÉLINE
LECTURES ET ENJEUX**
Sous la direction de Johanne Bénéard
David Décarie et Régis Tettamanzi
Éditions 8
Québec, 2016, 334 pages

LITTÉRATURE

Derrière l'image

Vingt ans après sa mort, Marguerite Duras intrigue encore

DANIELLE LAURIN



On croyait tout savoir sur elle. Sur la fascination et la détestation qu'elle a exercées de son vivant, que son œuvre a provoquées. Marguerite Duras, morte le 3 mars 1996 à l'âge de 81 ans, revient en quelque sorte d'entre les morts.

On croirait l'entendre, la voir, dans *Le dernier des métiers*, qui regroupe les principaux entretiens qu'elle a donnés pour l'écrit, la radio et la télé, entre 1962 et 1991. On retrouve l'écrivaine en train de construire son œuvre, tandis qu'elle tend de plus en plus au dépouillement dans sa création.

L'impression, dans ces entretiens, d'avoir accès à Marguerite Duras en mouvement, à sa parole vivante. Avec ce que cela comporte d'excès, d'égarements, de contradictions, d'effluve, de mégalomanie, d'égo-centrisme. Et de doutes.

Du fait des interactions, parfois complices, parfois tendues, avec journalistes et intervieweurs, on mesure aussi le traitement médiatique dont son œuvre et elle-même ont été l'objet. Raillée à la fin des années 1960, lors de la parution de son livre *Détruire, dit-elle* (Minuit) et de la sortie de son film du même titre. Puis, à peu près ignorée pendant plusieurs années, avant d'être encensée pour *L'amant* (Minuit), qui lui vaudra en 1984 le Goncourt, à 70 ans.

Le style Duras

À ce titre, la longue entrevue qu'elle a accordée en direct à Bernard Pivot sur le plateau d'*Apostrophes* peu après la sortie du roman qui allait la rendre riche et célèbre se révèle une pièce d'anthologie. Marguerite Duras s'y confie avec une franchise désarmante. À propos de son enfance en Indochine, de sa mère folle ruinée par les agents coloniaux qui lui avaient vendu une terre incultivable, de son frère youyou, de son petit frère tant aimé, de son amant chinois... de son mari déporté dans un camp nazi aussi, de la Shoah. Et de son alcoolisme: «Vous savez, on boit parce que Dieu n'existe pas. Il est remplacé par l'alcool.»

Mais c'est sans doute quand Bernard Pivot l'interroge sur son écriture comme telle, sur son style, celui qu'elle adopte dans *L'amant*, en particulier, que les propos de l'écrivaine sont les plus captivants. Alors qu'il insiste sur le pouvoir de séduction, le magnétisme exercé par le style du roman, elle laisse tomber: «Du style, je ne m'en occupe pas, là. Dans le livre. Je dis les choses comme elles arrivent sur moi. Je fais le geste, oui c'est ça. Comme elles m'attaquent, si vous voulez. Comme elles m'aveuglent. Je pose des mots beaucoup de fois. Des mots d'abord, voyez? C'est comme si l'étendue de la phrase était ponctuée par la place des mots. Et que par la suite, la phrase s'attache aux mots, les prend et s'accorde à eux comme elle peut. Mais que moi, je m'en occupe infiniment moins que des mots.»

Plus loin, Pivot parle de miracle. Il dit trouver étonnant qu'avec son style «un peu bizarre, un peu singulier», elle en arrive à dire les choses



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

On croirait entendre Marguerite Duras dans *Le dernier des métiers*.

«d'une manière juste, précise, rapide». Duras parle alors d'écriture courante, de ce qu'elle entend par là: «[...] je dirais écriture presque distraite, qui court, qui est plus pressée d'attraper des choses que les dire, voyez-vous. Mais je parle de la crête des mots. C'est une écriture qui courait sur la crête pour aller vite, pour ne pas perdre, parce que quand on écrit, c'est le drame, on oublie tout, tout de suite. Et c'est affreux quelques fois.»

Il faut lire aussi l'entretien que Marguerite Duras a accordé dix ans plus tôt à Jean-Louis Ezine pour *Les Nouvelles littéraires*. L'intervieweur, limite agressif, lui cherche noise dès le début de l'entretien. Puis, peu à peu, c'est l'écrivaine qui prend le dessus, comme en témoigne l'extrait qui suit.

Ezine: «On ne sait plus très bien qui vous êtes, Marguerite Duras.» Duras: «Tant mieux...» Ezine: «Depuis mai 1968.» Duras: «Pourquoi mai 1968?» Ezine: «Vous avez radicalement changé votre manière d'écrire.» Duras: «Vous parlez de *Détruire*... C'est un livre politique. Qui exprime je crois mai 1968. Il a été pris d'ailleurs comme ça par la jeunesse.» Ezine: «Ce qui m'inquiète, c'est que lorsque vous démolissez, il ne reste aucun projet apparent...»

Et là, Duras de lui river son clou: «[...] Ce que je voudrais que vous cassiez, vous par exemple, c'est une certaine habitude d'interrogation, un peu faite, un peu mécanique. "Quelle était votre intention en...?", "Qu'entendez-vous par...?", "Voulez-vous parler un peu de...?", comme si on pouvait parler un peu. On parle ou on se tait. La destruction pour moi est à l'intérieur. Vous le savez d'ailleurs. Ce que je veux vous dire de plus sérieux, c'est que je ne fais plus partie d'aucune formation politique, et que je suis infiniment

plus politique qu'avant. Je ne suis pas enfouie sous les mots d'ordre de détails.»

Il y a des redites, bien sûr. On n'est pas obligé de tout lire. On peut choisir. Mais cet ouvrage peut très bien servir de moteur à inspiration, de réservoir à réflexions. Et d'initiation à l'univers de l'écrivaine. Ce qui ressort de l'ensemble des entretiens, c'est à quel point Duras a une parole libre. Et une façon bien à elle de voir le monde, de concevoir notre rapport au monde: «On nous a appris depuis l'enfance que tous nos efforts devaient tendre à trouver un sens à l'existence qu'on mène, à celle qu'on nous propose. Il faut en sortir. Et que ce soit ça.»

LE DERNIER DES MÉTIERS
ENTRETIENS 1962-1991
Marguerite Duras
Textes réunis, transcrits et postfaces par Sophie Bogaert Seuil
Paris, 2016, 448 pages

La place du désir

On retiendra aussi à quel point l'écriture pour elle a été l'obsession d'une vie. Dès 1964, peu après la sortie de son roman-culte *Le ravissement*

de Lol V. Stein (Gallimard), à la question: «Vous n'êtes jamais fatiguée d'écrire?», elle répond: «Si. C'est le dernier des métiers.»

Il y a l'écriture, mais il y a la passion aussi, le désir: «La vie d'un écrivain n'existe pas, lâche Duras en 1988. L'écrit remplace tout. Je suis pas allée en Inde, j'ai pas fait le tour du monde, je... La chose devant laquelle je n'ai pas reculé ce sont les aventures, passionnelles. Mais c'est parce qu'elles étaient aussi fortes que les livres, qu'elles finissaient par... et qu'elles se posaient en termes d'urgence, toujours. Le livre peut-être pouvait attendre, mais pas le désir, pas la passion...»

Pour éclairer autrement l'œuvre de Duras, on lira *Tu ne feras pas d'image*, d'Anne Elaine Cliche. Ouvrage pointu, universitaire, qui scrute aussi les textes de Nathalie Sarraute et de Pierre Guyotat. Ces trois écrivains, d'emblée considérés comme difficiles, ont en commun, selon l'auteure, «une tonalité pour ne pas dire une violence qui témoigne de la volonté de renoncer à l'image en tant qu'elle voile ou nie le bruissement de la langue et la tension du vivant.»

C'est à la lumière de la psychanalyse et du judaïsme que l'essayiste québécoise analyse leurs créations, leurs processus créateurs. Si l'on sourcille parfois devant ce qui pourrait ressembler à une grille plaquée sur les œuvres, on retiendra entre autres ceci à propos de Marguerite Duras, de son cinéma décalé, en voix hors champs, poussant à l'audace jusqu'à l'écran noir, et de son rapport au désir: «Le renoncement à représenter, d'ailleurs énoncé à plusieurs occasions comme un devoir envers l'intelligence du spectateur, s'impose à Duras dans la mesure où ce qui est visé par son œuvre, c'est la mise à découvert du désir comme épreuve irréductible, voire indépassable.»

TU NE FERAS PAS D'IMAGE
Anne Elaine Cliche
Quartanier
Montréal, 2016, 380 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Les clignotements sexuels

DOMINIC TARDIF

Le gynandromorphisme se définit par la présence simultanée chez un insecte de caractères sexuels mâles et femelles. Tirésias, médecin de profession, est-elle un insecte? Pour l'instant, pas encore. «Au milieu de la nuit, elle perd parfois ses seins et redevient l'homme qu'elle a toujours pensé être. Sa sexualité est clignotante. Son sexe est aléatoire», explique le narrateur de *La chambre Neptune*, nouveau roman de Bertrand Laverdure.

Il/elle — c'est ainsi qu'on désignera le personnage tout au long du livre — se réfugie dans la poésie à la mort de Sandrine, petite fille de onze ans et résidente forcément temporaire de la maison Emili-Dickinson, un centre de soins palliatifs pédiatriques. Elle est «une terre abandonnée aux désastres», laissée seule à sa fatigue, aux machines et aux opiacées. Son père, chercheur à la télé, et sa mère, virtuose de la viole de gambe terrassée par la folie, ont tous deux, à leur manière, déserté ce monde.

En se collant en alternance à chacun de ces quatre personnages, Laverdure voyage à travers toute une constellation de lieux et de milieux, souvent entrelacés à la manière d'un roman choral, mais aussi parfois simplement juxtaposés. S'il réfléchit tout du long à la nature fluctuante de l'identité, l'auteur se garde de souligner à trop gros traits ce qu'il tente de dire en racontant coup sur coup le Printemps érablé, la maladie de Sandrine et les «clignotements» sexuels de Tirésias, orchestrant ses contrepoints avec un goût certain pour l'énigme, qu'alimente largement l'évocation de nombreux événements liés à l'actualité.

Le roman comme exercice de curation

Contre-exemple parfait d'une narration derrière laquelle son auteur tenterait de se camoufler, *La chambre Neptune* se déploie comme

un recueil de récentes notes de lecture et de réflexions de Bertrand Laverdure. Plusieurs scènes lui servent ainsi de tremplin pour gloser autour d'une œuvre (*Tom est mort* de Marie Darrieussecq, Folio, 2009, ou *Sourires* de la poète québécoise Dominique Robert, Les herbes rouges, 1997) ou d'un sujet (la place de la littérature à la télé, le rôle de la musique pop dans l'épanouissement émotif des adolescents, l'impact de la logique olympique sur notre vie économique, le génocide rwandais, alouette).

La bonne nouvelle: Bertrand Laverdure est un lecteur tout aussi curieux que sagace. Bien que son livre tienne parfois davantage de la série de brefs essais que du roman, la singularité de son écriture repose précisément sur la vastitude de ses intérêts. L'art romanesque s'apparente ici à un exercice de curation et l'existence, à une éternelle rencontre avec le savoir.

C'est néanmoins lorsqu'il revient à son programme principal et nomme l'impuissance de la science face aux ténèbres que l'écrivain signe ses plus lumineuses pages. «À quelle heure meurt-on? Aucun médecin sérieux ne peut répondre à cette question. [...] Entre tout de suite et jusqu'à trois jours, entre deux heures et demie et trente heures, entre une nuit et deux jours, entre maintenant et plus de quarante-huit heures, la mort joue à cache-cache avec toutes les données, trickster absolue, mesurant notre inconnaissance des processus de l'agonie, narguant le pouvoir médical.»

Retenons cette idée vivifiante: la poésie et la médecine devraient, dans le meilleur des mondes, pacifier notre rapport au plus grand mystère qui soit, celui de notre finitude.

Collaborateur
Le Devoir

LA CHAMBRE NEPTUNE
Bertrand Laverdure
La Peuplade
Chicoutimi, 2016, 234 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 9 au 15 mai 2016

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

▼ Romans québécois

1	Vi	Kim Thuy/Libre Expression	1/6
2	L'amour au temps d'une guerre • Tome 2 1942...	Louise Tremblay-D'Essiambré/Guy Saint-Jean	2/5
3	La théorie du drap contour	Valérie Chevalier/Hurtubise	3/5
4	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	8/4
5	Père et mère tu honoreras	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	5/5
6	Tout mon temps pour toi	Maxime Landry/Libre Expression	4/4
7	Les chevaliers d'Antarès • Tome 1 Descente...	Anne Robillard/Wéllan	-/1
8	La Bête et sa cage	David Goudreault/Stanké	9/2
9	Les secrétaires • Tome 3 Station Bonaventure	Marylène Pion/Les Éditions réunies	6/3
10	Robe soleil et bottes de pluie	Johanne Pronovost/Mortagne	-/1

▼ Romans étrangers

1	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO	1/8
2	L'insoumis	John Grisham/Lattès	-/1
3	Sans nouvelles de toi	Joy Fielding/Michel Lafont	3/2
4	L'horizon à l'envers	Marc Levy/Robert Laffont	2/14
5	La carrière du mal	Robert Galbraith/Grasset	-/1
6	Congo requiem	Jean-Christophe Grangé/Albin Michel	-/1
7	Indécence manifeste	David Lagercrantz/Actes Sud	-/1
8	Purity	Jonathan Franzen/Boréal	-/1
9	Le mystère Henri Pick	David Foerkinos/Gallimard	-/1
10	Le club des miracles relatifs	Nancy Hogan/Actes Sud	-/1

▼ Essais québécois

1	Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme	Dani Yvan Bécharé Natasha Kanapé Fontaine/Écosociété	8/2
2	Le guide des bars et pubs de Saguenay	Mathieu Arseneault/Quartanier	-/1
3	Une escroquerie légalisée	Alain Deneault/Écosociété	1/6
4	Le piège Énergie Est. Sortir de l'impasse des...	Éric Pineault David Murray/Écosociété	2/3
5	L'affaire Turcotte	Catherine Dubé/Rogers	3/6
6	Mon combat pour sauver Raif Badawi	Ensal Haidar/Archipel	5/2
7	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	7/31
8	Survivre à l'offensive des riches	Roméo Duchard/Écosociété	10/5
9	Différence et liberté. Enjeux actuels de l'éducation...	Georges Leroux/Boréal	-/1
10	La dure école	Normand Baillargeon/Leméac	4/7

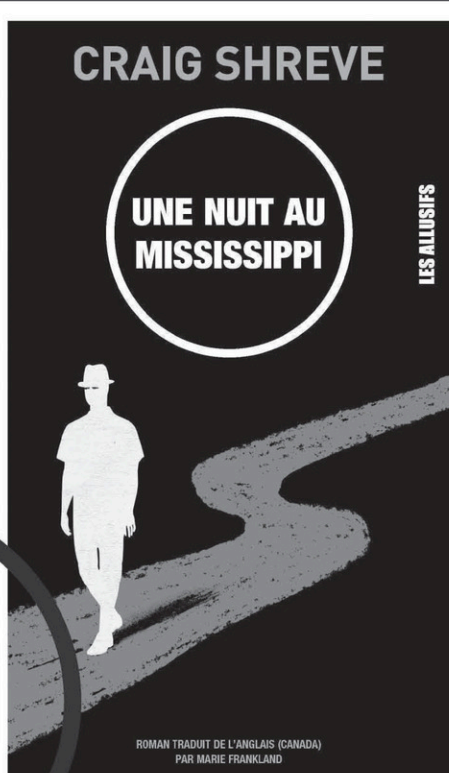
▼ Essais étrangers

1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	1/17
2	Justice	Michael J. Sandel/Albin Michel	-/1
3	Antispéciste. Réconcilier l'humain, l'animal...	Amyeric Caron/Don Quichotte	-/1
4	Penser l'islam	Michel Onfray/Grasset	3/3
5	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	4/13
6	Il est avantageux d'avoir où aller	Emmanuel Carrère/POL	5/10
7	Sonnez, merveilles!	Kent Nagano Inge Klopferfr Isabelle Gabolde/Boréal	8/2
8	Murmures à la jeunesse	Christiane Taubira/Philippe Rey	-/1
9	Quelle sorte de créatures sommes-nous?...	Noam Chomsky/Lux	2/7
10	Nous sommes tous des féministes	Chimamanda Ngozi Adichie/Gallimard	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LES ALLUSIFS



Craig Shreve
UNE NUIT AU MISSISSIPPI

Traduit de l'anglais (Canada)
par Marie Frankland

«Au-delà des faits historiques de la ségrégation, le livre donne à réfléchir au monde qui nous entoure, qui n'est au final ni noir ni blanc, dans tous les sens du terme. Et c'est là sa plus grande force.»

BSC news

Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts

Société de développement des entreprises culturelles Québec

LIBRAIRIE

ACHAT À DOMICILE
514-914-2142



GALERIE

ESPACE LOCATIF
DISPONIBLE

Fonds universitaires :
• Littérature, Philosophie,
Sciences humaines
• Pléiade

Art québécois et international
Livres d'art et livres d'artiste
Livres anciens avant 1800
Automatistes, Éditions Erta,
Refus Global...

Bel espace chaleureux pour
artistes en arts visuels
• Consultez notre site web
pour les tarifs 2016

Salle disponible sans frais
pour lancement de livre ou
autre événement littéraire

1317, avenue du Mont-Royal Est, Montréal

Mathieu Bertrand, Libraire • 514 522-8848 • 1 888 522-8848

www.bonheurdoccasion.com

LITTÉRATURE

BIOGRAPHIE

Pauvert, aventurier de l'édition

CHRISTIAN DESMEULES

C'était une sorte de pirate des lettres. En cinquante ans d'édition, il avait survécu à des naufrages, traversé une vingtaine de procès, mis au jour quelque 3000 livres. Mort en 2014 à l'âge de 88 ans, Jean-Jacques Pauvert était un anti-conformiste impénitent.

À quinze ans, en 1942, renvoyé de partout, il avait fait son entrée comme apprenti vendeur à la librairie Gallimard, boulevard Raspail à Paris, avant de grimper peu à peu les échelons, de libraire clandestin de livres rares ou interdits jusqu'à éditeur.

À 21 ans, il avait donné le ton dans la revue qu'il avait fondée, *Palimugre*. «*Les hommes, un à un, rejoignent leur affectation dans les troupeaux. Nous, nous sommes les innocents du village. Nous jouons avec les filles, le soleil ou la littérature. Avec notre vie, aussi, à l'occasion. Nous en ferons n'importe quoi plutôt que de la porter aux grandes machines à tout utiliser. Il est dangereux d'enlever leur part de soleil aux innocents.*»

Et encore. «*Le monde sera bientôt aux mains des polices secrètes et des directeurs de conscience. Tout sera engagé. Tout servira. Mais nous? Nous ne voulons servir à rien. Nous ne voulons pas que l'on nous utilise.*»

La revue n'aura pas vraiment d'existence, rappelle Emmanuel Pierrat, avocat de Pauvert durant les vingt dernières années de la vie de l'éditeur, qui signe *Jean-Jacques Pauvert. L'éditeur en liberté*, essai biographique doublé d'un témoignage personnel. Mais c'est devenu un peu le programme de sa propre vie.

En publiant en 1947 une édi-

tion intégrale de *l'Histoire de Juliette* de Sade, il deviendra le premier à éditer le divin marquis sous son propre nom. Prélude d'un interminable combat contre la censure et de dix ans de procédures judiciaires, il sera défendu par maître Maurice Garçon, avocat le plus célèbre de son temps, pour essayer d'abattre les piliers d'une justice et de forces policières paternalistes et réactionnaires.

Mais Pauvert, c'est aussi *Histoire d'O*, de Pauline Réage (pseudonyme derrière lequel s'est cachée Dominique Aury pendant trente ans). Autre coup de canon, autre jeu du chat et de la souris avec la censure. Les «*bonnes mœurs*»? Pauline Réage avait son idée: «*Les camps de concentration offensent les bonnes mœurs, et la bombe atomique, et la torture — la vie tout court offense les bonnes mœurs, à mon sens, à tout instant, et non pas spécifiquement les diverses manières de faire l'amour.*»

Biographe de Sade, auteur d'une vaste *Anthologie historique des lectures érotiques*, éditeur de Guy Debord chez Gallimard, Pauvert était aussi un personnage, tissé d'ambiguïtés, un peu filou et homme à femmes. «*On doit à Jean-Jacques Pauvert l'invention des années 60 comme à d'autres la découverte de l'aberration des étoiles fixes*», raconte Annie Le Brun, amie et complice. Rapidité de réaction, instinct d'oiseau de proie. Un monument.

Collaborateur
Le Devoir

JEAN-JACQUES PAUVERT
L'ÉDITEUR EN LIBERTÉ
Emmanuel Pierrat
Calmann-Lévy
Paris, 2016, 264 pages

«*C'était aussi un éditeur un peu à l'ancienne. Il faisait partie de cette configuration d'éditeurs qui devaient toujours être un peu filous, comme Tchou, et en même temps d'une gentillesse, d'une intelligence, d'une délicatesse, amoureux fou des livres, il nous montrait sa bibliothèque... J'en garde un beau souvenir.*»

Annie Le Brun, l'amie de toujours, à propos de Pauvert

Fêter la langue FRANÇAISE en 50 courts essais

LOUIS CORNELLIER

Le point sur la langue

CINQUANTE ESSAIS SUR LE FRANÇAIS EN SITUATION

vlb éditeur

vlb éditeur
Une société de Québec Média

ROMAN FRANÇAIS

Les portraits délicats de Paula M. Becker

Marie Darrieussecq investit l'art d'une peintre allemande, exposé au Musée d'art moderne de la ville de Paris jusqu'à la fin de l'été

GUYLAINE MASSOUTRE

Paula Modersohn-Becker (1876-1907) nous était inconnue, de même que Charlotte Salomon racontée par David Foenkinos en 2014. Née en 1876 à Dresde, artiste pré-expressionniste, Modersohn-Becker est morte à 31 ans, laissant plus de 700 toiles et un millier de dessins, réalisés dans le mouvement d'un retour à la nature, près de Brême, à Worpswede en Allemagne du Nord.

Marie Darrieussecq découvre cette artiste, amie de Rainer Maria Rilke. Il est amoureux d'elle, ainsi que de son amie Clara, sculpteure, elle aussi méconnue, qu'il épouse finalement. Darrieussecq se prend d'affection pour ces femmes qui chavirent entre leurs intuitions, leur sensorialité et la survie matérielle. Paula épouse un peintre, Otto Modersohn, veuf et plus âgé qu'elle.

Le 1^{er} janvier 1900, Paula quitte son bourg, appelée par les courants modernistes de Paris, ville qu'elle élira en dépit de son mariage, de sa grossesse survenue en 1906 et des influences du groupe de Worpswede. Elle y découvre Cézanne et les Nabis, surtout.

Petits pans de vie fragile

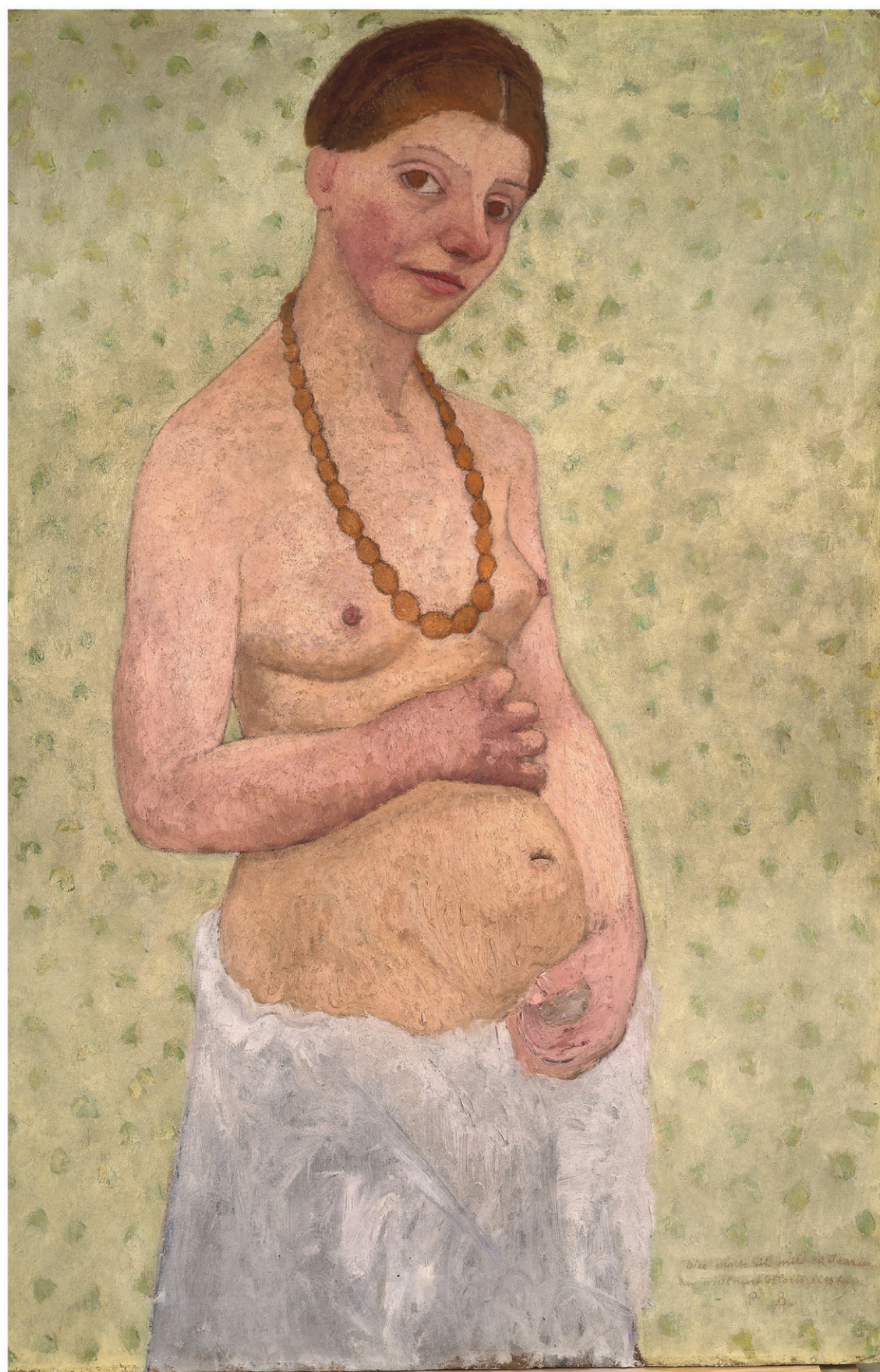
C'est une femme audacieuse et dédiée à son art que l'écrivaine nous présente. Après avoir retrouvé sa trace en Allemagne, elle passe en droite ligne sur le quotidien pour s'attacher à son portrait, en mots aux taches vives et chargées d'émotion: «*Petite, menue. Les joues rondes. Des taches de rousseur. Un chignon flou, la raie au milieu.*» Son titre, *Être ici est une splendeur*, elle l'emprunte à Rilke, vers des *Élégies de Duino*.

Qu'on pense au petit pan de mur jaune, signature proustienne d'Elstir, le peintre d'*À la recherche du temps perdu*. Darrieussecq suit la peintre et fragmente son approche; au lecteur de recomposer le puzzle. «*La mort prématurée de Paula, en 1907, l'exempte des massacres à venir. Gauguin, Cézanne, le douanier Rousseau, meurent en 1903, 1906, 1910. Mais eux avaient vécu, eux avaient mené loin leur œuvre.*» Pause. «*Paula est une bulle entre deux siècles. Elle peint, vite, comme un éclat.*»

Paula vient d'une famille éduquée, musicienne, habituée aux voyages. À 20 ans, elle suit des cours de peinture à Berlin. À 21 ans, elle découvre l'art simple et décent des artistes de Worpswede, elle les rejoint, et si son travail autonome y est peu apprécié, elle n'en a cure, car c'est à Paris qu'elle veut attacher son destin.

Solitudes brisées

Rilke, qui a consacré un



MUSÉE D'ART MODERNE DE LA VILLE DE PARIS

«*On peint des femmes, écrit Darrieussecq, et là, attention: c'est la première fois. La première fois qu'une femme se peint nue.*» Autoportrait au sixième anniversaire de mariage de Paula Modersohn-Becker. Détrempe sur carton, 101,8 x 70,2 cm Museen Böttcherstrasse, Paula Modersohn-Becker Museum, Brême.

livre aux artistes de Worpswede, ne l'a pas mentionnée. Pourtant, grâce à elle il rencontrera Rodin, qui se l'attachera comme secrétaire parisien. Rilke est un déclencheur puissant dans ce milieu «*authentique*» qui s'élargit. Il a 24 ans, parle dix langues, arrive de Russie lorsqu'il rencontre Paula et son amie Clara. Les liens perdurent.

Darrieussecq ressemble à ces femmes — et, physiquement, aux portraits de Paula Becker —, ou du moins s'identifie-t-elle aisément à leurs désirs, à leurs efforts gigantesques

pour vivre de leur art. Elle parcourt les correspondances, admire les toiles et les poèmes, et en restitue la légèreté. On oublie les dates, car la vie de Paula tient à un fil de quelques années. Les contours deviennent flous, mais pas l'impression.

À Paris, la vie de Paula est difficile. Elle s'acharne à lutter. Plus son pressentiment que le temps lui est compté est fort, plus elle est intense et productive. «*Les femmes ont beaucoup de mal à créer par elles-mêmes*, écrit Otto dans son journal. *M^{me} Rilke, par exemple. Elle n'a que Rodin à la bouche.*» En 1906, elle croit quitter Otto.

L'écrivaine raconte, puis elle évoque ses propres livres: son expérience de la maternité, sa relation de corps à corps avec ses bébés, les pro-

grès de la médecine et les chances de notre époque. Les nazis avaient classé Paula parmi les «*dégénérés*»; depuis, les Allemands lui ont rendu grâce. «*On peint des femmes*», écrit Darrieussecq, songeuse, pointant ce qui la frappe: «*Et là, attention: c'est la première fois qu'une femme se peint nue.*»

Elle fait de la place à son tour à Paula M. Becker, morte d'une embolie pulmonaire après son accouchement.

Collaboratrice
Le Devoir

ÊTRE ICI EST
UNE SPLENDEUR
VIE DE PAULA M. BECKER
Marie Darrieussecq
P.O.L
Paris, 2016, 152 pages

Colloque international
Les visages du Désaccord

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la société

Jeudi 26 mai
à 19 h

Une présentation du
Centre de recherche
en éthique

Reservation obligatoire
Librairie : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

CAUSERIE
Les goûts, ça se discute!

AVEC
Jean Aubry
Chroniqueur, Le Devoir
Marc-Antoine Dilhac
Université de Montréal
Christine Tappolet
Université de Montréal

ANIMATEUR
Patrick Turmel
Université Laval

JEAN-PIERRE HARDY

JARDINS ET JARDINIERS LAURENTIENS
1660-1800

Creuse la terre, creuse le temps

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

LIVRES

Le nuage dans le pantalon

LOUIS
HAMELIN

« **J**e suis un poète talentueux, un révolutionnaire fervent et un amant doué. Ces trois vocations ont beaucoup en commun — elles se nourrissent les unes des autres, l'énergie générée par une alimente les autres. » Est-ce vraiment Vladimir Maïakovski, l'emblématique poète du futurisme et de l'empire socialiste soviétique, qui s'exprime ainsi? Ce sont, du moins, les mots qu'Elly Jones, une ancienne maîtresse, lui met dans la bouche, mots eux-mêmes mis dans la bouche d'Elly par le romancier Robert Littell, ancien spécialiste des affaires russes à *Newsweek* et un des maîtres actuels du roman d'espionnage.

Déjà auteur d'un ouvrage remarqué (*L'hirondelle avant l'orage*, Baker Street, 2009) sur la fascinante et terrifiante relation qu'entretient le poète Ossip Mandelstam avec un amateur de poésie appelé Iossif Staline, Littell, qui a aussi écrit sur la CIA et sur l'affaire Philby, s'intéresse cette fois à une autre espèce de poète, dont Maïakovski, chanteur jamais repenti de la révolution d'octobre, auteur d'affiches et de films de propagande et d'un long poème intitulé tout bonnement *Vladimir Ilitch Lenine*, est demeuré la figure exemplaire. Mandelstam, par ses épigrammes suicidaires, osa agacer le maître du Kremlin. Chez Maïakovski, on ne trouve que la soumission du talent au glorieux projet d'une nouvelle humanité devant être accouchée par la réingénierie sociale d'un Etat mué en ange exterminateur. Comme une perversion sans retour de la posture de l'artiste engagé encore si communément idéalisée de nos jours. L'exaltation lyrique au service de la boucherie totalitaire.

« Si j'ai un défaut, c'est celui de ne pas en avoir. Mon drame, c'est que tout ce que je fais, je le fais bien », dit encore le poète par la bouche de cette ancienne maîtresse qui s'exprime elle-même par le truchement du romancier. Le truchement romanesque de Littell a consisté

à inventer R. Litzky, un jeune Américain venu étudier la poésie russe à l'Université de Moscou, en 1953. En possession d'un dictaphone, appareil apparemment introuvable dans cette économie socialiste d'après-guerre, « il a été engagé pour enregistrer la conversation des quatre maîtresses de Maïakovski, réunies pour évoquer leurs souvenirs du Poète... ». « Ce n'est pas tous les jours, remarque Litzky, qu'un jeune étudiant de Brooklyn, New York, USA, [...] a l'occasion d'entendre quatre Russes déléguées parler de leur vie sexuelle. Ça, c'est ce qu'on appelle une éducation! »

De fait, l'évocation, par ces actrices de l'histoire diversement aimées du Poète, des aspects les plus intimes de la vie de l'auteur du célèbre *Nuage en pantalon*, notoirement incapable de garder sa braguette fermée à la vue d'une jolie femme, est aussi épiciée qu'instructive quant aux mœurs amoureuses de la nomenclature culturelle soviétique de l'entre-deux-guerres.

Érections / Poésie / Révolution

Le dispositif romanesque imaginé par Littell — ce quatuor de rivales vieillies devenues autan de langues sales qui déshabillent la statue du Poète — fonctionne à merveille en ce qu'il insuffle à son récit une verve fort divertissante, sans jamais perdre de vue le but poursuivi, qui est de tenter d'épingler la sombre séduction du Poète: à la fois dans la vibration particulière de son être énigmatique et impulsif, dans l'arrogance joyeuse et l'énergie désespérée qui émanent de l'homme et de l'œuvre, et dans ses pathétiques contradictions, sa tourmente intérieure.

Le Poète serait sans doute, aujourd'hui, diagnostiqué bipolaire, et l'humanité perdrait un mystère de plus. « Ses émotions, constate une autre maîtresse, l'entraînaient en permanence de haut en bas de ces montagnes de glace [...] que le monde nomme encore des « montagnes russes ». Ses colères éclataient comme les bourrasques d'été qui arrivent de nulle part et s'arrêtent tout aussi soudainement... »

Pour ventiler une bipolarité, rien de tel que la roulette russe. Suicidaire à la manière d'un Hubert Aquin, qui comme



Vladimir Maïakovski, l'emblématique poète du futurisme et de l'empire socialiste soviétique

lui lia amour et révolution tels les deux symptômes d'un même Verbe incurable et flamboyant, Vladimir, à au moins deux reprises, sacrifie à ce rituel-flirt avec la mort qui est l'équivalent nihiliste des duels de l'Europe romantique.

Sous la machine littéraire qui les organise, les détails biographiques que prodigue Littell sont sans doute, sinon parfaitement authentiques, du moins fidèles au patchwork de légendes et de faits plus ou moins déformés qui entourent tout grand homme et toute grande époque dignes de ces noms. Ainsi, le fameux *mano a mano* entre Maïakovski et Boris Pasternak, dans un Café du Poète bondé à Moscou, cette « confrontation entre les deux jeunes titans de la poésie russe, à propos du futur du futurisme », figure à n'en pas douter dans les annales littéraires russes de la première moitié du vingtième siècle. Aidé de ses quatre muses, Littell n'en exploite pas moins fort habilement ce choc des esprits du temps, ce combat de coqs de haut vol, pour en dégager les deux grandes conceptions opposées s'offrant à la vocation poétique.

« L'artiste est avant tout un artisan, expose Maïakovski, et la littérature avant tout un artisanat, comparable à d'autres occupations socialement utiles. Il s'ensuit donc que la plus haute forme d'activité littéraire est la plus utile socialement, c'est-à-dire qu'elle participe à la construction du socialisme. Ainsi, l'activité de l'artisan-poète-révolutionnaire Maïakovski, soit servir son client, l'État prolétarien. »

Pour Pasternak, « la poésie futuriste doit servir un plus grand maître que l'État ». Ces deux-là sont amis, pour la vie. Ils se prennent à la gorge, versent des larmes de vodka, le public se passionne. Ça se passe en Russie, dans les années 1920. La littérature veut encore dire quelque chose.

« Identifie tes causes perdues », demande la dernière maîtresse. « Érections/Poésie/Révolution », répond le poète.

Se suicider à 36 ans, en 1930, lui évitera de connaître le sort d'Isaac Babel, autre chanteur de la révolution d'octobre que des écrits appréciés du régime et une apparente orthodoxie politique ne pourront sauver des rouages de la Terreur rouge. La roulette russe de Maïakovski était un moindre mal.

VLADIMIR M.
Robert Littell
Traduit de l'anglais
par Cécile Arnaud
Éditions Baker Street
Paris, 2016, 282 pages

ESSAI

La langue, miracle et combat

Pour Louis Cornélien, puriste éclairé, l'avenir du français au Québec reste politique

MICHEL LAPIERRE

« La langue est une fête parce que notre humanité passe par elle. Elle est aussi une responsabilité et, au Québec, un combat. » Voilà comment Louis Cornélien, chroniqueur au *Devoir*, livre magnifiquement l'idée maîtresse de son ouvrage *Le point sur la langue*. Ce qui surprend, puisqu'il s'y montre puriste en fustigeant plusieurs entorses à la grammaire et à l'orthographe. Mais en fait, il sait que la langue « est un miracle » dont on défie l'architecture.

C'est en tout cas la tâche et même la vocation de l'écrivain authentique. Cornélien le reconnaît chez les poètes qui, par une des mille façons « d'incarner » l'amour de la langue, se plaisent à « se jouer parfois de la norme, non par ignorance mais en connaissance de cause ». L'art d'écrire suppose encore plus de liberté pour tenter de donner aux mots, tout en respectant leur histoire et les règles qui régissent leur combinaison, un sens qu'ils n'ont jamais vraiment eu. Cornélien le devine en évoquant la fête et le miracle.

Cela ne l'éloigne pas de la grammaire qui, si rébarbative qu'elle soit, a fini par le charmer. Son attitude n'est pas étrangère à celle de l'érudite Ferdinand Brunot (1860-1938) qui révolutionna l'étude de la langue en démontrant que le français est beaucoup moins le résultat d'une logique éprouvée par les siècles que le fruit d'une longue évolution où l'intuition a la meilleure part.

La pureté?

Sensible lui aussi à la magie de l'intuition, Cornélien dénonce « l'instrumentalisation du purisme linguistique au

profit d'un moralisme langagier suffisant, dont les tenants prétendaient aimer la langue, alors qu'elle ne leur servait qu'à dominer les autres en les corrigeant et en répandant du même coup un sentiment d'insécurité linguistique ». Ce raisonnement remarquable n'est pas sans rappeler le démolissage en 1932 par Brunot de la *Grammaire de l'Académie française*, rédigée principalement par Abel Hermant.

Ce dernier, qui passa longtemps pour le roi des puristes et l'arbitre acide des mondantés littéraires, fut exclu de l'Académie en 1945 en raison de sa collaboration avec l'occupant nazi. Il s'agit d'un cas extrême d'autoritarisme généralisé pouvant illustrer combien Cornélien a raison de soutenir que des gens très à droite se trompent en disant « que c'est d'abord la baisse de la qualité de la langue qui menace le français au Québec ».

La réplique va de soi: une langue s'affaiblit lorsqu'elle perd sa nécessité socio-économique et le remède alors ne peut être que politique. Comme le souligne Cornélien, il est urgent d'étendre la loi 101 au niveau collégial pour que les cégeps de langue anglaise cessent « d'angliciser une importante proportion de francophones et d'allophones ». Le français ne restera une fête et un miracle au Québec que s'il s'impose de plus en plus comme un combat quotidien pour l'avenir collectif.

Collaborateur
Le Devoir

LE POINT SUR LA LANGUE
CINQUANTE ESSAIS
SUR LE FRANÇAIS EN SITUATION
Louis Cornélien
VLB
Montréal, 2016, 192 pages

« En rangs, prolétaires, pour le dernier corps à corps!
Esclaves, redressez vos genoux pliés!
Armée des prolétaires, dans l'ordre, avance!
Vive la révolution, joyeuse et rapide!
Ceci est la seule et unique grande guerre,
de toutes celles que l'histoire ait connues. »

Extrait de *Vladimir Ilitch Lenine*, de Vladimir Maïakovski

Relations 75 ans Pour une société juste

LA PUISSANCE DE LA CRÉATION

75 ANS POUR UNE SOCIÉTÉ JUSTE
ÇA SE FÊTE!

EN KIOSQUES
LE 20 MAI

ABONNEZ-VOUS!

DÉCOUVREZ LE SOMMAIRE AU
WWW.REVUERELATIONS.QC.CA

Canada

« L'avenir canadien du français est un cimetière bilingue »

Extrait du *Point sur la langue*

FESTIVAL de la POÉSIE de Montréal 30 MAI AU 5 JUIN 2016
DES PREMIÈRES, DES ÉVÉNEMENTS UNIQUES!

Soirée QUÉBEC-ÉCOSSE
2 juin à 21 h à la Maison des écrivains
Lecture et musique avec Jennifer Williams et James Iremonger, du groupe Opul, Peter Mackay, Rachel McCrum et Ryan Van Winkle (Écosse), ainsi que Stéphane Despatie, Ian Ferrier, Natasha Kanapé Fontaine, Jonathan Lamy et Samuel Mercier

Spectacle PLUS HAUT QUE LES FLAMMES
de Louise Dupré, 31 mai et 1^{er} juin au Théâtre Outremont, 28 \$ et prix UNEQ 25 \$: billetterie 514 495-9944

LANGUE ROUGE : HOMMAGE À FRANCE THÉORET
4 juin à 19 h à la Maison des écrivains
Avec José Acquelin, Martine Audet, Véronique Cyr, Carole David, Kim Doré, Louise Dupré, Annie Lafleur, Louise Marois, Pol Pelletier, Rodney Saint-Éloi, Chloé Savoie-Bernard et Élise Turcotte

ANNE HÉBERT, LE CENTENAIRE
Colloque **LEÇONS DE TÉNÉBERS, ANNE HÉBERT UN POÈME À LA FOIS** : 2 juin de 9 h 30 à 16 h à la maison de la culture Plateau-Mont-Royal
Sous la direction d'Antoine Boisclair avec Véronique Cyr, Carole David, Philippe Drouin, Vincent Lambert, Marie-Andrée Lamontagne, Judy Quinn et Nathalie Watteyne et la comédienne Julie Vincent en lecture

Spectacle interdisciplinaire HECTOR ET ANNE
3 juin à 20 h à la maison de la culture Plateau-Mont-Royal
Avec les poètes Nathalie Watteyne et François Hébert, les danseurs Nicoletta Dolce et Isaac Savoie, ainsi que les musiciens Steve Grisé et Philippe Mius d'Entremont
Le centenaire se poursuivra après le Festival :

Colloque international du 7 au 9 juin présenté par le Centre Anne-Hébert de l'Université de Sherbrooke et BANQ.

Exposition La détermination d'un regard : archives littéraires d'Anne Hébert et œuvres de de Saint-Denis Gameau 7 juin au 7 août à la Galerie d'art du Centre culturel de l'Université de Sherbrooke

MAISON de la POÉSIE de Montréal | Québec | Conseil des arts du Canada | Canada Council for the Arts | Patrimoine canadien | Canadian Heritage | Centre de la culture | Caisse de la culture | Montréal | Conseil des arts de Montréal | Théâtre Outremont | UNEQ

ESSAIS

Claude Vaillancourt contre la religion économique

LOUIS CORNELLIER



Quand il a décidé, en 2007, d'envoyer un livre toutes les deux semaines à Stephen Harper (*101 lettres à un premier ministre*, XYZ, 2011), le romancier Yann Martel disait vouloir, par ce geste, faire comprendre au premier ministre ce qui donne sens à la « civilisation canadienne », ce qui constitue les fondements de l'expérience humaine, bien avant le développement économique, qui ne devrait être considéré que comme un moyen au service d'une fin supérieure.

D'aucuns, à l'époque, ont raillé l'entreprise de Martel en qualifiant ce dernier d'artiste rêveur, naïvement étranger aux « vraies affaires ». L'écrivain avait pourtant un grand prédécesseur : John Maynard Keynes. Le plus célèbre économiste du XX^e siècle a rêvé, sa vie durant, de voir s'effacer le « problème économique » afin que l'humanité puisse enfin se consacrer à « d'autres affaires d'une portée plus grande et plus permanente », comme les arts et la science, ainsi que l'explique l'économiste Ianik Marcil en préface à *L'âge économique*, un recueil d'essais de Claude Vaillancourt. « Dans ce futur radieux, continue Marcil, les économistes auraient donc un modeste rôle technique et n'occuperaient pas la place démesurée que ces spécialistes ont aujourd'hui dans l'espace public. »

Une dangereuse obsession

Romancier, professeur de littérature au collégial, président d'Attac-Québec (Association pour la taxation des transactions financières et pour l'aide aux citoyens) et collaborateur à la revue de gauche *À bâbord!*, Claude Vaillancourt fait le triste constat, dans *L'âge économique*, de l'échec du rêve keynésien. Dans notre monde, l'économie, qui devrait être une science modeste et « un aspect particulier de la politique ou de la vie en société », est devenue « une puissance, une force incontournable, une vérité indéniable à laquelle on doit tout sacrifier, la seule voie de la raison, une façon unique de



Claude Vaillancourt fait le triste constat, dans *L'âge économique*, de l'échec du rêve keynésien.

penser, une logique froide et implacable qui guide les moindres décisions, un système qui s'applique désormais dans toutes les sphères de notre vie, une obsession ».

Pire encore, l'économie qui domine n'est pas la science en débat de l'art de gérer la richesse, mais la seule version dite néoclassique ou ultralibérale de cette science qui impose, résume Ianik Marcil, « la domination sans partage de la valeur commerciale » et « la prépondérance du calcul économique qui s'imisce dans toutes les sphères de notre vie ».

Les accords de commerce libre-échangistes donnent le pouvoir aux entreprises dans les relations internationales et, quant aux réglementations nationales, le monde de l'art est soumis à la logique marchande qui veut que « les films, la musique et les livres s'évaluent selon les ventes », l'univers scolaire subit d'incessantes évaluations

de type managérial, « même la vie intime, l'amitié, les émotions et les idées doivent obéir à la loi des chiffres » sur les réseaux sociaux.

Au mépris des inégalités sociales qui grimpent et des inquiétudes environnementales, « l'enrichissement des individus, la consommation, l'exploitation des ressources naturelles et la croissance s'accroissent de façon exponentielle dans une multiplication constante, sans que l'on envisage rien de sérieux pour stopper ce mouvement fou », se désole Vaillancourt.

La gauche a raison

L'essayiste se doute bien que certains esprits terre à terre lui demanderont de quoi il se mêle. Dans cet âge économique qu'il dénonce, en effet, les écrivains sont d'abord sommés de divertir, pour « permettre aux gens d'oublier les temps difficiles », et sont exclus des débats pu-

blics, monopolisés par les experts. Or, Vaillancourt ne désarme pas et entend assumer pleinement son statut d'intellectuel. « Ce regard curieux, généraliste, celui d'un bon sauvage de la pensée, peut-être, est tout aussi pertinent aujourd'hui, et en particulier au Québec où l'on cherche à l'éliminer », écrit-il.

Dans de courts essais toujours clairs, rédigés avec fougue et élégance, Vaillancourt fait le tour de la situation avec la conviction que « la gauche est dans le vrai » parce que « toutes ses prises de position sont dans l'intérêt de la collectivité plutôt que dans celui de l'individu, sans négliger cependant d'assurer l'épanouissement et la liberté des citoyens ».

Il critique sans ménagement l'arrogance des avocats au service des puissants qui s'enrichissent en rédigeant des traités internationaux conçus pour soumettre les populations au pouvoir des compagnies et en harcelant les insoumis (Claude Robinson, Alain Deneault, Gabriel Nadeau-Dubois). Il s'en prend, de même, au principe de la philanthropie, ce spectacle de la charité aléatoire par lequel les riches, au lieu de payer leur juste part d'impôt, se refont une vertu morale.

Les essais que Vaillancourt consacre à la situation de la culture dans l'âge économique sont corrosifs. On a fait de la culture, écrit-il, un banal « divertissement sophistiqué » en laissant toute la place à un art industriel standardisé, consensuel et prévisible qui étouffe l'art populaire et l'art savant. On le constate dans la transformation de la chaîne culturelle de Radio-Canada en Ici musique, qui ne distille « qu'un paisible ronron » infantilisant, et dans la récupération hollywoodienne de certains de nos plus talentueux cinéastes, plus obsédés par la gloire que par un art véritable, c'est-à-dire dérangeant, révélateur et critique.

Le message central de ce fort recueil d'essais est troublant : l'économie, qui ne devrait être qu'un tremplin vers des fins humaines plus élevées, est devenue, sous la férule de gourous cupides et mesquins, notre nouvelle religion.

louisco@sympatico.ca

L'ÂGE ÉCONOMIQUE

Claude Vaillancourt
M éditeur
Saint-Joseph-du-Lac, 2016, 192 pages

IMMIGRATION

L'odyssée des exilés syriens

Un récit qui se situe entre les griffes des passeurs et les flots de la Méditerranée

CLAUDE LÈVESQUE

C'est l'histoire d'Alaa, d'Hussan et d'Amar, trois hommes qui ont fui la Syrie et qui tentent d'atteindre l'eldorado européen. Comme tant d'autres.

Wolfgang Bauer, un Allemand diplômé en études islamiques qui pratique le journalisme à la pige, a entrepris de doter ces trois amis de visages et de personnalités, faute de pouvoir les appeler par leurs vrais noms, pour des raisons liées à la sécurité des familles.

Alaa, Hussan et Amar réussiront dans leur équipée risquée et mouvementée, les deux premiers aboutissant en Suède, le troisième en Allemagne.

Ils font partie des chanceux parmi les centaines de milliers de Syriens qui tentent l'aventure. Plus de 400 ont péri en mer Égée depuis le début de 2016, à l'instar du petit Alan Kurdi, qui a ému l'opinion et les chancelleries en septembre dernier. De nombreux autres ont été refoulés à une étape ou l'autre de leur périple.

Le groupe suivi par Wolfgang Bauer a choisi de partir de l'Égypte pour atteindre son but. La traversée d'Alexandrie jusqu'en Italie est plus longue que celle qui permet de passer de la Turquie à la Grèce, mais l'avantage est que les bateaux sont plus gros et en meilleur état. En outre, il est ensuite plus facile d'accéder à l'Europe du Centre et du Nord depuis l'Italie que depuis la Grèce. Cette traversée est également plus sûre que celle qui



La vérité est qu'aucun pays du monde ne veut de ces migrants, et pas tellement plus des Syriens que des autres damnés de la terre qui fuient leur terre d'Asie ou d'Afrique pour cause de guerre ou de misère.

consiste à franchir les bras de mer qui séparent la Libye ou la Tunisie de la Sicile.

Les Syriens qu'accompagne l'auteur et son ami photographe, qui cachent leur véritable état aux passeurs et aux autres passagers, sont issus de la classe moyenne. Ils ont réussi à se rendre en Égypte, où les attendent les maillons de la lucrative chaîne des trafiquants, qui doivent en principe leur fournir un pas-

sage vers l'Italie sur un bateau à peu près fiable, moyennant plusieurs milliers de dollars.

On découvre à quel point cet univers est rempli d'es-crocs et de menteurs. Les conflits et la misère constituent autant d'occasions qui font les larrons.

Entre autres péripéties, le groupe qui nous intéresse se fait en quelque sorte « kidnaper » pendant quelques jours à Alexandrie par ce qui paraît être

un gang concurrent. Quand ils finissent par quitter la plage à la faveur de la nuit sur des chaloupes à moteur devant en principe les mener vers le « bateau mère », cela se fait dans le plus grand désordre. Ont-ils pris pied sur ce dernier qu'ils se font aussitôt ordonner de débarquer sur un banc de sable, où ils seront vite recueillis par la garde côtière égyptienne et mis en prison pour tentative illégale de sortie du territoire.

Grands déplacements

L'auteur est rapidement expulsé vers la Turquie, d'où il est ensuite rapatrié dans son pays. Amar doit lui aussi se rendre à Istanbul tandis qu'Alaa et Hussan peuvent rester au Caire chez des parents. Mais les trois Syriens sont ténaces. Sitôt sortis de prison, ils contactent d'autres passeurs. Alaa et Hussan repartent dans des circonstances assez semblables à celles qui prévalaient la fois précédente, sauf que la garde côtière fait montre de moins de zèle dissuasif.

Les péripéties sont nombreuses : accrochages entre embarcations, obligation de quitter le bateau en fer promis pour s'entasser dans un bateau en bois, quasi-émeute, détour par la Crète. Ils seront en fin de compte secourus par un navire de la garde côtière italienne. Via l'Autriche, où l'auteur est parti à leur rencontre, ils finissent par passer en Allemagne. Quant à Amar, il atteint la Suède depuis Francfort, après avoir fait un détour aérien par la Tanzanie, la Zambie et la Crète.

La vérité est qu'aucun pays du monde ne veut de ces migrants, et pas tellement plus des Syriens que des autres damnés de la terre qui fuient leur terre d'Asie ou d'Afrique pour cause de guerre, de persécution ou de misère. Heureusement, les bras, surtout allemands, scandinaves

et canadiens, se sont quelque peu ouverts après l'épisode médiatisé du petit Alan, mais, en temps normal, on élève tous les obstacles possibles pour empêcher leur venue. On sait gré à Wolfgang Bauer d'avoir fait sortir quelques migrants de l'anonymat des statistiques. Il a gagné le prix Ouest-France Jean-Marie des correspondants de guerre pour son travail.

Le conflit en Syrie a gonflé le nombre des réfugiés et des « déplacés internes » d'environ

12 millions. On a dit et on ne répétera jamais assez que nous assistons aujourd'hui au plus grand bouleversement du genre depuis la Deuxième Guerre mondiale. Ce qu'on oublie parfois, c'est que depuis des décennies les Maliens, les Congolais, les Afghans et les Irakiens sont nombreux à forcer les portes de notre monde plus prospère et que des milliers d'entre eux se sont noyés dans cette mer que les Romains appelaient jadis *Mare Nostrum*.

Collaborateur
Le Devoir

FRANCHIR LA MER
RÉCIT D'UNE TRAVERSÉE
DE LA MÉDITERRANÉE
AVEC DES RÉFUGIÉS SYRIENS
Wolfgang Bauer
Traduit de l'allemand
par Leïla Pelissier
Lux
Montréal, 2016, 152 pages

Éva Gauthier
La voix
de l'audace



La grande cantatrice canadienne

Normand Cazalais — ÉVA GAUTHIER
La voix de l'audace



www.groupefides.com FIDES